

Je trouve la plus frappante de ces considérations éloquentement exposée par saint Augustin, dans les conseils qu'il donne sur la manière de catéchiser les ignorants et les simples. « Quelle est, demande-t-il, la cause principale de la venue du Seigneur? N'est-ce pas de rendre manifeste à tous l'amour de Dieu pour nous?... La fin du précepte et la plénitude de la Loi sont la charité (1). Donc, puisque Dieu nous a tant aimés qu'il n'a pas épargné son Fils unique, et qu'il l'a livré pour nous tous (2), si nous hésitions à l'aimer, au moins n'hésitons pas à lui rendre l'amour pour l'amour, *si amare pigebat, redamare non pigeat* : car de toutes les invitations à aimer, la plus puissante est de prévenir en aimant. Certes, trop dur est le cœur qui, n'ayant pas voulu octroyer son amour comme un don, répugne encore à le livrer comme le paiement d'une dette. *Nimis durus est animus qui dilectionem si nolebat impendere, nolit rependere.*

« Ne voyons-nous pas ceux-là mêmes qui nourrissent des amours coupables s'efforcer par tous les moyens de convaincre de leur passion ceux dont ils brûlent d'être aimés. Ainsi recherchent-ils sous je ne sais quelle ombre de justice une réciprocité de sentiments qui aide à la séduction; brûlant eux-mêmes d'un feu plus ardent, à mesure qu'ils voient les cœurs qu'ils assiègent s'embraser du même feu. Si donc le cœur engourdi sort de sa torpeur au contact d'un autre amour; si le cœur déjà brûlant s'échauffe à proportion qu'il se sait plus aimé; il est manifeste que le stimulant le plus efficace pour éveiller ou accroître l'a-

(1) I Tim., I, 5; Rom., XIII, 10.

(2) Rom., VIII, 32.

mour est, pour celui qui n'aime pas encore, de savoir qu'il est aimé, et pour celui qui aime déjà, l'espérance qu'on va répondre, ou la certitude qu'on répond par un amour réciproque à son amour. Or, encore une fois, si c'est là une loi des affections même criminelles, combien plus sera-ce une règle dans l'amitié?

« Qu'y a-t-il en amitié dont on se garde avec un soin plus inquiet, si ce n'est de donner à croire à son ami, ou qu'il n'est pas aimé, ou qu'il est moins aimé qu'il n'aime lui-même? Car s'il vient à le penser, la familiarité de son abandon se refroidira d'autant; et même, à supposer que cet ami ne soit pas si susceptible que son déplaisir le mène à reprendre son cœur, l'affection, tout en restant bienveillante et bienfaisante, ne se permettra plus les effusions d'autrefois.

« Il faut remarquer ici qu'autre est en amour la condition des inférieurs, autre celle des supérieurs. Il est vrai, ces derniers souhaitent d'être aimés de leurs subordonnés; ils se plaisent aux témoignages de leur déférence respectueuse; et plus ils se sentent aimés d'eux, plus ils les aiment. Mais c'est l'inférieur surtout qui chérit de toute son âme un supérieur dont il a constaté la tendresse à son égard. Là, en effet, l'amour est plus agréable où sa compagne n'est pas l'indigence aux mains vides, mais une abondance s'épanchant en bienfaits. Car le premier amour vient de la misère, et le second, de la miséricorde. Supposez maintenant un inférieur qui n'ait aucune espérance de pouvoir être aimé d'un supérieur, quelle émotion d'amour n'éprouvera-t-il pas, si, contre toute attente, il se trouve entouré du plus vif et du plus dévoué des amours? Or, pour en revenir à notre sujet, qu'y a-t-il de plus haut que Dieu, le juste juge, et de plus déses-

péré que l'homme pécheur? L'homme, dis-je, qui s'était d'autant plus soumis au joug des puissances superbes, incapables de donner la béatitude, qu'il avait moins compté sur la sollicitude paternelle de cet autre pouvoir qui ne veut pas être grand par la malice, mais sublime par la bonté. Voilà donc pourquoi le Christ est principalement venu : afin que l'homme apprenne à quel point il est aimé de Dieu, et que, l'ayant appris, il s'embrase d'amour pour celui dont il fut éternellement aimé » (1).

Ce texte est long, je l'avoue ; mais il fait si bien entrer dans le cœur aimant du saint évêque d'Hippone, que je n'ai pas osé l'omettre. Je confesse aussi qu'il ne parle pas explicitement de la Mère de Dieu. Toutefois, elle n'en est pas absente : car le plus grand, le plus sensible témoignage de l'amour de Dieu, celui qui de tous a le plus de force pour enlever les cœurs, ç'a été pour le Père de nous donner son Fils, et pour le Fils de s'incorporer par la communauté du sang et des misères à la malheureuse descendance d'Ève, afin de la sauver. Or ici, comme partout, nous apparaît à la base de cette économie d'amour, non seulement un Homme-Dieu, mais la Mère de Dieu.

C'est aussi grâce à la divine maternité que seront levés les deux grands obstacles qui s'opposaient à l'amour de l'homme pour Dieu : d'un côté, la crainte et je ne sais quelle terreur de Dieu ; de l'autre, l'asservissement de l'intelligence et de la volonté humaines aux choses sensibles. Essayons de mettre ces deux pensées en lumière. J'ai dit : la terreur de Dieu. De quelque

(1) S. August., de *Catechiz. rudibus*, c. 4, nn. 7, 8, P. L. XL, 214, sq.

façon qu'on explique le fait, il est constant, et l'histoire des superstitions, aussi bien que celle du culte véritable, l'atteste avec évidence : partout où n'a pas lui la lumière de l'Évangile, l'homme a peur de la divinité. Cherchez les élans de confiance et d'amour filial envers elle, vous ne les trouverez pas. Tout au plus en entendrez-vous de rares accents chez ce peuple spécialement élu et singulièrement comblé des faveurs divines ; encore faut-il, pour que ces élans d'amour s'échappent des cœurs, une vue prophétique des mystères de l'avenir.

Je vois bien des mains tendues vers le ciel ; mais pourquoi s'élèvent-elles ? Est-ce pour y porter un hommage de fils au meilleur des pères ? Non, c'est pour écarter la colère et détourner la foudre. De là, tant de sacrifices souvent inhumains, presque toujours sanglants. On dirait que le genre humain, ce grand coupable, voit toujours devant ses yeux flamboyer le glaive qui lui ferma l'entrée du paradis ; et que la voix menaçante du Dieu, si cruellement offensé par son premier auteur, retentit partout à ses oreilles. La religion mosaïque elle-même n'échappe pas à cette impression d'épouvante. Dieu, sans doute, s'y montra parfois en père ; mais parmi les plus éclatants témoignages de sa bonté, il reste ce je ne sais quoi qui faisait dire au peuple d'Israël, s'adressant à Moïse : « Parlez-nous, vous, et nous vous écouterons ; mais que le Seigneur ne nous parle pas, de peur que nous ne mourions » (1).

Tout le monde connaît les magnifiques pages consacrées par Bossuet à dépeindre et à expliquer cette

(1) Exod., xx, 19.

crainte universelle (1). Un Père de l'Église latine, saint Pierre Chrysologue, en avait fait, longtemps avant lui, la matière de l'un de ses plus beaux sermons (2).

A cette peur du Dieu véritable ajoutez le second obstacle au règne de l'amour divin; celui que j'ai nommé l'asservissement de l'intelligence et du cœur de l'homme sous l'empire des choses sensibles. C'est une loi de notre nature, que des objets matériels nous sont nécessaires pour monter vers Dieu par la connaissance et par l'amour. Le nier, serait oublier qu'on est homme (3). Il fut un temps bienheureux où cette ascension, des choses visibles aux choses invisibles, se faisait sans difficultés et sans écarts : tant les facultés inférieures de notre être étaient de dociles

(1) Bossuet, *Serm. sur la Nativité de Notre Seigneur*.

(2) S. Petr. Chrysol., *Serm. 147, de Incarn. sacram.* P. L. LIII, 594, sq. Joseph de Maistre a fait sur cette peur de Dieu plus d'une observation saisissante. Voici comment il en parle, à propos de la prière. « Les Hébreux, par exemple, ont donné quelquefois à Dieu le nom de *Père*; des païens mêmes ont fait grand usage de ce titre; mais lorsqu'on en vient à la prière, c'est autre chose : vous ne trouverez pas dans toute l'antiquité profane, ni même dans l'ancien Testament, un seul exemple que l'homme ait donné à Dieu le titre de *Père* en lui parlant dans la prière. Toujours l'homme a pu appeler Dieu *Père*, ce qui n'exprime qu'une relation de création et de puissance (au moins dans le sens large du mot); mais nul homme par ses propres forces n'a pu dire *Mon Père!* car ceci est une relation d'amour, étrangère même au mont Sinaï et qui n'appartient qu'au Calvaire ». Puis, au milieu du plus splendide éloge qu'on puisse lire des psaumes de David, parfois si brûlants d'amour, de Maistre insère cette réflexion : « L'amour divin, qui l'embrase, prend chez lui un caractère prophétique; il devance les siècles, et déjà il appartient à la loi de grâce ». Du reste le Roi prophète lui-même n'échappe pas tout entier à la règle de l'antiquité. « La terre chez lui se mêle constamment à la confiance; et jusque dans les transports de l'amour, dans l'extase de l'admiration, dans les plus touchantes effusions d'une reconnaissance sans bornes, la pointe acérée du remords se fait sentir comme l'épine à travers les touffes vermeilles du rosier ». J. de Maistre, *Soirées de Saint-Petersbourg*, 7^e entretien, n. pp. 39-41, 47, 51 (Lyon, 1886).

Le 1^{er} extrait appelle une explication pour être sainement compris. Il y avait de l'amour surnaturel de Dieu avant Jésus-Christ, puisque les trésors de la grâce étaient ouverts. Mais cet amour n'avait ni la même tendresse, ni la même effusion. D'ailleurs, il avait, comme la grâce elle-même, sa source au Calvaire, dans les mérites du Fils de l'Homme.

(3) S. Thom., *c. Gent.* L. III, c. 119.

servantes pour nos facultés plus hautes. Loin d'arrêter ou de retarder le mouvement de l'esprit vers les régions supérieures, l'élément sensible de notre être en était le naturel soutien. Mais à partir du jour où, se révoltant contre Dieu son Créateur, l'homme brisa l'harmonieux concert entre ses facultés, la chair disputa l'empire à l'esprit; et désormais ce monde, où les choses invisibles sont mises à la portée de l'homme par leur représentation visible, au lieu de le mener à son Auteur, paralysa le vol de l'âme, et voila du même coup les beautés infinies que la créature avait mission de nous révéler. De là, cet oubli du vrai Dieu; de là, ces adorations rendues à la créature; l'œuvre à la place du suprême Ouvrier; « la gloire de la majesté incorruptible changée par les hommes en l'image des êtres corruptibles, et les passions d'ignominie, conséquence naturelle et châtement de si coupables erreurs » (1).

Que fera le très miséricordieux Créateur et Père de l'homme pour renverser ce double obstacle? Il se rappellera la règle de Providence qu'il s'est tracée lui-même dans les Écritures; c'est-à-dire le *fortement et suavement* dont il nous a donné tant de preuves. Les choses visibles nous ont détournés des choses invisibles; il faut qu'elles nous y ramènent. « L'homme était plongé dans les choses sensibles; et c'était là son mal. Dieu, pour se faire connaître et pour se faire aimer de l'homme, se mêle parmi les choses sensibles; il se revêt de la chair, afin que l'homme, devenu chair, le retrouve sous les dehors corporels, et que le Christ fait homme le reconduise au Christ Dieu » (2).

(1) Rom., 1, 23, 24.

(2) S. August., *in Joan.* Tract. XIII, n. 4. P. L. XXXV, 1494.

Rien de beau comme les textes où les Pères ont décrit ces merveilleuses inventions de la divine Sagesse. Il faudrait citer saint Athanase, saint Augustin, saint Hilaire, Origène, saint Bernard et bien d'autres avec eux (1).

C'est vrai, me dira-t-on peut-être, dans l'Incarnation nous sont visiblement apparues la bénignité et la charité de Dieu, notre Sauveur (2); et c'est par cette manifestation sensible de lui-même que, nous soustrayant aux grossières séductions des créatures, il a reconquis nos esprits et nos cœurs. Mais pour opérer cette merveille, il lui suffisait d'être homme. Or, ce que vous avez à démontrer ce n'est pas simplement la souveraine convenance de l'Incarnation du Verbe, mais celle de la divine maternité. Je suis loin de l'oublier. De qui donc ce Dieu Sauveur a-t-il pris son vêtement de chair, si ce n'est d'une femme, d'une Mère de Dieu? Vous me direz encore qu'il aurait pu se faire à lui-même et par lui seul cette nature corporelle où nous avons connu ses amabilités infinies. Sans doute il le pouvait; mais si c'était peut-être assez pour dissiper nos ténèbres, il fallait qu'il prît naissance au sein d'une mère pour étouffer au cœur de l'homme la crainte des esclaves, et la remplacer par le plus confiant amour. J'ose le dire, un homme étranger à notre race, un homme que nous n'aurions pas vu sous les traits de l'enfance, serait incomparablement moins apte à remporter un pareil triomphe.

Méditons cette doctrine : elle nous montrera de plus en plus comment Dieu sait approprier ses mystères

(1) Cf. Thomass., *de Incarn.* L. 1, c. 5, 6.

(2) Tit., III, 4.

de salut à notre faiblesse. Les prophètes annoncent de la part de Dieu le futur Rédempteur. Ils nous révèlent ses noms : on l'appellera « l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix, dont l'empire s'étendra sans limites et dont le règne n'aura pas de fin » (1). Mais ne tremblez pas devant tant de puissance et tant de gloire. Celui qui vous est offert sous des titres si imposants et si magnifiques; celui qui porte ainsi la principauté sur son épaule, c'est « le petit Enfant qui nous est né, le Fils qui nous est donné » (2). Tel est notre roi, sa puissance est dans sa faiblesse, et son empire, dans ses attraits. Sous le règne du Messie promis, on pourra voir un spectacle bien étrange : « Le loup habitant avec l'agneau; le léopard et le chevreau couchés l'un à côté de l'autre; le lion, le taureau et la brebis vivant de compagnie; mais c'est un *petit enfant* (celui dont le prophète annonçait la venue), qui réalisera ce prodige » (3). Voilà ce que fait l'enfance du Sauveur et voilà, par conséquent, le fruit de la *divine maternité*.

Les faits ne démentiront pas la prophétie. Quand il apparut au monde, ce Désiré des nations, écoutez comment il nous fut annoncé : « Ne craignez pas, dit aux bergers le messager céleste : je vous annonce une *grande joie*; c'est qu'aujourd'hui vous est né le Sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et voici à quel signe vous le reconnaîtrez. Vous trouverez un *petit Enfant* enveloppé de langes et couché dans une crèche. Et au même instant se joignit à l'ange la multitude de

(1) Is., IX, 6, 7.

(2) Is., *ibid.*

(3) Is., XI, 6.

la milice céleste louant Dieu et disant : Gloire dans les hauteurs à Dieu ; et sur la terre *paix* aux hommes de bonne volonté » (1). La joie, la paix avec et par l'Enfant Dieu. Aussi, les pasteurs, appelés avant tous les autres à rendre hommage au Verbe fait chair, s'en vont-ils en hâte où l'ange les a convoqués ; et ils trouvent Marie, la mère, et l'Enfant couché dans une crèche, et le premier sentiment qui fait battre leur cœur n'est plus celui d'une terreur religieuse, mais de l'amour. Tant de grâce naïve, tant d'innocence, tant de charme : comment ne pas aimer ?

Et ce fut aussi dans un élan d'amour que, plus tard, les Mages, ces autres représentants de l'humanité, se prosternèrent devant le Roi nouveau-né, qui leur apparaissait trônant sur les genoux de la Vierge sa mère. L'amour donc, l'amour tendre, l'amour confiant, c'est ce que le Dieu fait homme imprime tout d'abord au cœur de l'homme ; et ce qu'il fait, il le doit à son enfance, en d'autres termes, à sa mère.

Certes, il y a d'autres impressions que celle de l'amour : le respect, la louange, l'adoration ; impressions d'autant plus vives et profondes que la foi montre plus clairement la divinité voilée sous ces apparences de faiblesse ; mais l'amour, en vertu de sa primauté, les pénétrera toutes, et l'esprit de la Loi nouvelle ne cessera plus d'être un esprit d'amour. Oui, la nature humaine, à partir de cette première rencontre avec son Dieu, ne pourra jamais oublier sous quels traits il s'est tout d'abord manifesté dans sa chair. Qu'il grandisse ; qu'il provoque l'admiration par ses miracles ; qu'il resplendisse de majesté dans sa gloire ; qu'il fasse

(1) Luc., II, 10-14.

même trembler par ses menaces, elle se souviendra qu'il est, au fond, le *petit enfant* qu'elle vit tout d'abord à Bethléem entre les bras de sa mère, comme sur le trône de sa grâce (1) ; et jamais ni l'amour ni la confiance ne perdront le droit de possession acquis près du divin berceau (2). C'est ce que nous annonçaient les antiques oracles, si nous les voulons bien entendre.

Encore une fois donnons la parole à saint Bernard. Jamais personne n'a parlé plus divinement d'une condescendance si propre à gagner le cœur des hommes. Après avoir montré qu'il y aurait folie pour un ver de terre à s'enfler, quand la Majesté souveraine s'humilie jusqu'à l'anéantissement, il en vient à l'apparition de la grâce et de la bénignité du Sauveur dans le mystère de sa Nativité. « Pourquoi donc avoir peur, ô homme ? pourquoi trembler à l'approche du Seigneur ? Il ne vient pas juger la terre, mais la sauver. Autrefois, sur le conseil d'un serviteur infidèle, tu dérobas le diadème royal pour en couronner ta tête. Pris en flagrant délit de vol, ce n'est pas sans raison que tu fuyais loin de Dieu. Peut-être le voyais-tu déjà, brandissant sur ta tête un glaive de feu. Maintenant exilé, tu manges ton pain à la sueur de ton front ; et voici qu'une voix retentit dans notre terre : le Seigneur est arrivé. Où iras-tu loin de sa face ? Où te cacher ?

« Ne t'enfuis pas, dépose toute crainte. Il ne vient pas en armes ; il ne cherche pas qui punir, mais qui sauver. Et pour que tu n'aies pas lieu de dire comme autrefois : J'ai entendu votre voix, et je me suis caché (3), voici qu'il s'est fait enfant et sans voix : car

(1) Hebr., IV, 16.

(2) Cf. Aug. Nicolas, *La V. Marie dans le plan divin*. L. II c. 3.

(3) Gen., III, 10.

le vagissement de l'enfance inspire moins la terreur que la compassion; ou s'il est terrible pour quelqu'un, ce n'est pas pour toi. Il s'est fait tout petit enfant, sa mère, la Vierge, enserre de langes ses membres délicats; et tu aurais encore peur? Cela seul suffit à t'apprendre qu'il n'est pas venu pour ta perte, mais pour ton salut; pour te délivrer et non pour te charger de liens (1). Concluons donc que le Fils de Dieu, voulant se faire homme pour être aimé et le plus facilement aimé, devait aussi se faire enfant, et l'être dans le sein et sur les bras d'une mère, « la mère du bel amour ».

Ajouterai-je que s'il n'avait pas usé de cette condescendance, la plus charmante comme la plus faible partie du genre humain, l'enfance, serait plus que toute autre privée de l'attrait qui ravit et gagne un cœur au divin amour? Où donc la bonté de Dieu se mettrait-elle à la portée de ces jeunes cœurs, si vous leur enlevez le *petit* Jésus et sa mère?

Enfin, pour ne rien omettre d'une matière si glorieuse à la Mère de Dieu, n'est-il pas vrai que les amabilités du Sauveur nous toucheraient moins, s'il nous était étranger par son origine; semblable à nous par la nature, mais non de notre parenté? C'est que notre cœur ne rencontrerait plus le cœur d'un frère, et que la voix du sang n'appellerait plus si haut la réciprocité d'amour.

IV. — Et c'est aussi la raison pour laquelle, après avoir été la base solide de notre foi, de nos espérances et de notre amour, la maternité virginale de Marie

(1) S. Bernard., in *Nativ. D.* Serm. I n. 3. P. L. CLXXXIII, 116.

favorise si puissamment en nous l'éclosion des autres vertus. Une simple réflexion suffira pour le faire entendre. Aimer Jésus, le Verbe incarné, c'est aimer Dieu; car on ne l'aime parfaitement qu'à la condition de l'aimer tout entier. L'amour qu'on porte à cet homme a cela de propre qu'il mène directement à l'amour de Dieu. Or, la divine « charité est la plénitude de la loi, le lien de la perfection » (1). « Celui qui garde mes commandements, a dit Notre Seigneur, c'est celui-là qui m'aime » (2). Donc, ce qui provoque à l'amour du Verbe incarné, ce qui rend cet amour plus facile, cela même, par une conséquence nécessaire, conduit à l'observation des lois divines, c'est-à-dire à la pratique de toute vertu.

Essayons d'entrer plus avant dans cette matière. Dieu nous veut à l'image de son Fils, et la mesure de l'amour qu'il a pour nous est celle de notre ressemblance avec cet exemplaire de toute beauté morale et de toute perfection. Tous les biens qu'il nous donne, toutes les grâces qu'il nous prépare vont à parfaire en nos âmes l'image de cet Unique (3). Mais que cet archétype est au-dessus de ma faiblesse, hors de proportion avec mon néant!

Qu'a fait la maternité divine? Elle est allée le chercher en quelque sorte dans le sein profond du Père, pour le rabaisser jusqu'à mon niveau et l'adapter à nos usages. Sous les traits qu'il tient d'elle, il me devient imitable : car toutes les vertus que je dois pratiquer pour observer le commandement royal de l'amour, il me les montre dans sa personne, dans ses

(1) Rom., XIII, 10; Col., III, 14.

(2) Joan., XIV, 21, 15.

(3) Rom., V, II, 23.

œuvres et dans sa vie. D'autant plus imitable que je peux le contempler des yeux de ma chair. « L'homme qu'on pouvait voir, il ne fallait pas le suivre; Dieu qu'on devait suivre, on ne pouvait pas le voir; afin donc de montrer à l'homme, celui qui serait vu de l'homme, et que doit suivre l'homme, Dieu s'est fait homme » (1).

Otez à mon Sauveur et sa mère, et sa naissance, et sa croissance au foyer de la famille, vous diminuez du même coup et ce qui donne à ses exemples le charme le plus entraînant, et ce qui fait de sa vie le modèle universel de toute vie chrétienne. Le charme est amoindri : car, encore une fois, un Christ qui m'apparaîtrait tout formé, sans avoir passé, comme moi, par les voies ordinaires de l'humanité pour arriver à la plénitude de son développement, serait moins sympathique à mon cœur. Il ne pourrait plus dire avec la même vérité ce que le prophète Osée lui mettait sur les lèvres : « Je les attirerai avec les liens d'Adam, et dans les chaînes de l'amour » (2). Plus d'exemplaire universel. L'enfant, l'adolescent ne verraient plus en lui ces vertus qui sont l'ornement propre de leur âge. Tant de leçons contenues dans les mystères de la Conception, de la Naissance et de la croissance de mon Maître; ces exemples que je retrouve à chaque pas, à Bethléem, à Nazareth, sur le chemin de l'Égypte, au Temple, seraient perdus pour nous. Le nouvel Élisée ne s'étendrait plus, comme il l'a fait, sur tous les âges et sur toutes les conditions de notre nature pour les vivifier et les sanctifier.

(1) S. August., Serm. 371, n. 2. P. L. xxxix, 1660 (douteux pour plusieurs).

(2) Os., xi, 4.

V. — Il convient, dans une matière si grave, de n'omettre aucun des points de vue d'où peut apparaître la haute convenance de la divine maternité de Marie. Les théologiens se demandent s'il y avait des raisons spéciales pour que le Fils de Dieu s'incarnât de préférence aux deux autres personnes, bien que le mystère ait pu s'accomplir en elles tout aussi certainement qu'en lui. Saint Thomas d'Aquin en a signalé quatre principales, en divers endroits de ses ouvrages; et chacune d'elles repose sur une des propriétés du Fils. Donc, écrit ce grand docteur, il était d'une souveraine convenance que le Fils de Dieu prît notre nature.

C'est ce qui ressort, en premier lieu, de la considération de l'union : car il est juste que l'union se fasse entre les semblables, puisque la ressemblance est de sa nature un principe d'union. Or, je remarque un double rapport de convenance entre la personne du Fils et la nature humaine. Il y a d'abord une convenance *générale* du Fils avec toute créature. Le verbe de l'artiste, son idée, est l'image exemplaire des œuvres de l'artiste. Donc le Verbe de Dieu, son concept éternel et consubstantiel, est le vivant archétype de toute la création. De même donc que les êtres créés ont été faits, chacun selon son espèce, par la participation de ce divin modèle, il convenait qu'ils fussent ramenés à l'immobile perfection de l'éternité par une union personnelle de la créature au même Verbe. N'est-ce pas, en effet, par l'idée sur laquelle il a produit son œuvre, que l'artiste la rétablit, quand elle est dégradée? Mais, outre cette convenance commune, il est une convenance *toute singulière* entre le Verbe et l'humanité. C'est que, le Verbe étant le concept de

l'éternelle Sagesse, d'où toute sagesse émane pour l'homme, l'homme progresse en sagesse, c'est-à-dire dans la perfection propre d'un être raisonnable, à mesure qu'il participe davantage au Verbe de Dieu. Aussi lisons-nous dans l'Ecclésiastique : « La source de la Sagesse est le Verbe de Dieu au plus haut du ciel » (1). D'où cette conséquence : il convenait que, pour consommer les perfections de l'homme, le Verbe de Dieu s'unît personnellement à sa nature.

Et cette conséquence n'est pas moins évidente, si nous méditons, en second lieu, la *fin* de l'union. L'Incarnation n'allait à rien moins qu'à faire des hommes, esclaves par nature, autant de fils adoptifs de Dieu. Donc il était, de ce chef encore, souverainement naturel que ce fût le Fils de Dieu par nature qui, par ses mérites, nous rendît participants de sa filiation.

C'est, en troisième lieu, ce qui ressort de la considération du péché de notre premier ancêtre, auquel l'Incarnation devait apporter remède. Ce crime fut un appétit désordonné de la science, comme le témoignent manifestement les paroles du tentateur à la femme : « Vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal » (2). Ne voyons-nous pas encore ici combien il était séant que l'homme, séparé de Dieu par une recherche dérégulée du faux savoir, fût ramené à Dieu par le Verbe de la Sagesse véritable?

Une dernière convenance se tire de l'ordre que la foi nous révèle entre les personnes divines. Puisque le Fils tient le milieu entre le Père et le Saint-Esprit, procédant de l'un et principe de l'autre, à lui plutôt

(1) Eccli., I, 5.

(2) Gen., III, 5.

qu'aux deux autres personnes appartient le ministère de conciliation, de médiateur, fonction principale du Dieu fait chair (1).

Ces prémisses posées, la maternité divine apparaît comme un élément obligé de l'Incarnation. Pourquoi ? Parce que, dans le Dieu fait homme, la propriété de l'homme doit répondre de tous points à la propriété de Dieu ; en d'autres termes, afin que l'origine temporelle soit en accord avec l'origine éternelle. Si le Christ Sauveur est conçu temporellement dans le sein d'une femme, comme il est éternellement conçu dans le sein du Père ; s'il reçoit par voie de génération la nature divine ; en un mot, s'il est dans le temps fils de l'homme, comme il est de toute éternité Fils de Dieu, tout en lui s'ordonne dans un accord parfait. Et c'est ainsi que les harmonies de la maternité, si frappantes quand on les regarde du côté de l'homme, ne le sont guère moins pour qui les envisage du côté de Dieu.

Arrêtons sur cette pensée les considérations qui vont à nous montrer dans la Mère de Dieu le complément providentiel de l'Incarnation du Verbe et de son œuvre de Rédemption. Non pas que nous ayons épuisé la matière. J'ose affirmer que, jusqu'ici, nous avons à peine étudié la moindre part des harmonies de cette bienheureuse maternité. Mais ce qui nous reste à dire aura sa place naturelle dans notre seconde Partie, alors que la Mère de Dieu se révélera plus explicitement à nous comme la Mère des hommes.

(1) S. Thom., 3 p., q. 3, a. 8 ; III, D. 1, q. 2, a. 2 ; c. *Gent.* L. IV, c. 42.